

Raoul Blanchard

Louis-Edmond Hamelin

Volume 3, numéro 6, 1959

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020160ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020160ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamelin, L.-E. (1959). Raoul Blanchard. *Cahiers de géographie du Québec*, 3(6), 13-26. <https://doi.org/10.7202/020160ar>

RAOUL BLANCHARD

par

Louis-Edmond HAMELIN

directeur de l'Institut de géographie, université Laval

« une vie si magnifiquement vouée à la Terre
et à l'Esprit... »

(Jean BERTHOIN, ministre,
Grenoble, 1958)

C'est à Orléans, en France, à la latitude de Québec, que Raoul Blanchard est né, « né coiffé » comme il le reconnaîtra lui-même. Il sera grand, svelte, avec des « jambes de coq » qui s'avéreront redoutables à la marche. Sa forte santé lui permettra d'être encore productif à 82 ans. Armé d'une intelligence supérieure, rabelaisien à son heure, épouvanté de la perspective de l'inaction, trouvant une « véritable allégresse » à travailler, animé d'un entrain sans usure, Monsieur Blanchard allait commencer sa carrière intellectuelle avec un capital avantageux. Il a eu l'art astucieux de faire bon usage de ses qualités.

Élève brillant, Raoul Blanchard pouvait, sans témérité, aspirer à entrer aux grandes écoles. Une faiblesse toute relative de la vue l'éloigna cependant de Polytechnique. Entre temps, il se lie d'amitié avec Charles Péguy qui contribue à l'orienter vers l'École normale supérieure, le même Péguy qui se plaindra, en 1906, dans les *Cahiers de la Quinzaine*, de ce « Blanchard qui ne vient plus me voir ». C'est qu'entre temps, en 1900, le « cube » Blanchard avait été reçu premier à l'agrégation d'histoire et de géographie et que, depuis, il avait commencé son enseignement hors de Paris, aux lycées de Douai et de Lille. Le Nord donnera beaucoup au jeune professeur : pour garder priorité à l'ordre académique, d'abord une brillante thèse de doctorat ès lettres sur *la Plaine flamande*. À cette occasion, M. Blanchard s'affiche l'un des tous premiers disciples du fondateur de la géographie française, Paul Vidal de la Blache ; par cette œuvre M. Blanchard nous révèle sa propension pour la géographie régionale dont il deviendra « le plus illustre représentant ». Dans le Nord également il découvrira sa future épouse qui lui permettra de fonder, y compris les petits enfants, une famille de quarante personnes.

La thèse ouvrait au nouveau docteur la porte de l'enseignement universitaire. L'histoire nous dit que s'il a été déçu de ne pas avoir un poste à Rennes, il a été tout heureux d'être, en 1906, nommé maître de conférence à Grenoble. Cette nomination a certes été la plus importante de la carrière de M. Blanchard et cela d'autant plus qu'il lui a été irrémédiablement fidèle, refusant d'une part les chaires de Lyon, de Lille, de Harvard, peut-être même de la Sorbonne et, d'autre part, des postes administratifs dont deux rectorats. C'est sans doute cette fidélité à ce modeste port d'attache que fut Grenoble qui donna à l'œuvre écrite de M. Blanchard son unité et ses dimensions, monument à peu près sans égal sur les tables de travail de tous les autres géographes.

La conception de ces *Mélanges* nous force à diviser en deux parties — Europe et Amérique du Nord — l'examen de la carrière du dignitaire bien que ce soit en France que l'influence blanchardienne ait été la plus profonde et la plus étendue. Cette façon de présenter les événements permettra à la fois au lecteur européen de se mieux familiariser avec les séjours québécois moins connus de Monsieur Blanchard et, au lecteur nord-américain, de connaître le minimum des activités du Maître en son propre pays.

EN EUROPE

L'itinéraire de Monsieur Blanchard dans les Facultés françaises est très simple. Une fois nommé à l'université de Grenoble, il y est resté jusqu'à sa retraite, c'est-à-dire durant une période exceptionnelle de quarante-deux années. Mais c'est magistralement qu'il s'est donné à son poste. Deux domaines ont polarisé ses principales activités : l'enseignement et les recherches.

Enseignement

« Ainsi régnait autour de vous une émulation d'intelligence. »

(Daniel FAUCHER)

C'est beaucoup plus à Grenoble que partout ailleurs que Raoul Blanchard a divulgué son message captivant. À vrai dire, au début, les étudiants étaient rares à Grenoble. Mais le prestige du jeune maître sut attirer une brillante génération d'étudiants dont MM. A. Allix et J. Blache pour ne citer que deux des pionniers qui sont maintenant les recteurs des universités de Lyon et de Marseille. L'enseignement était exigeant ; il fallait assister au cours, arriver à temps, bien se garder de chuchoter, écrire sans arrêt des cours dictés, accepter de donner des « leçons » à corriger par le maître devant les confrères, être le poulain de séances de Travaux pratiques ; les cours demandaient en outre un gros travail complémentaire : résumés de lectures et, surtout, exercices de commentaires de cartes topographiques à déchiffrer sans l'aide de cartes géologiques. Et je n'ai point parlé des excursions du dimanche avec de longues notes à prendre malgré la rigueur des hivers alpins. La vie d'étudiant était dure mais elle livrait beaucoup : d'abord et avant tout une méthode de formation et une pratique du métier ; puis un faisceau de connaissances harmonisées, riches mais point trop spécialisées, desquelles ressortait une conception de la géographie ; enfin, un exercice littéraire car les cours bien préparés et écrits à l'avance étaient un exemple de texte parfaitement et élégamment construit. Mais tout cela n'était en quelque sorte que les artifices de l'enseignement à côté du contact personnel maître-élève ; contact redouté mais capital qui se résolvait en conversations à la fois sérieuses et joviales durant lesquelles chacun recevait une direction appropriée.

« Combien d'entre nous, déclare Daniel Faucher à Raoul Blanchard, ont ainsi fait leurs premières armes, accueillis, conseillés, entraînés, subjugués. Non pas contraints, mais mis en confiance avec eux-mêmes, devenus travailleurs s'ils étaient tentés par la paresse, actifs d'esprit et lucides s'ils étaient sollicités par la rêverie, aptes aux travaux ingrats dont

ils ne sentaient plus l'ingratitude. Entraînés vous dis-je, soulevés au-dessus d'eux-mêmes et restant engagés dans la tâche à laquelle vous les aviez préparés comme s'ils en avaient fait le serment. »

C'est précisément de cet enseignement, clair, démonstratif, éblouissant, à contact humain, qu'est sortie une équipe de géographes qui a pu composer un jour la moitié des professeurs des Instituts de géographie de France et du Québec. Depuis sa retraite (1948), Blanchard n'a cessé d'être un conseiller précieux de la recherche géographique tant sur le plan national qu'individuel. L'animateur de toute cette « école » peut-il être moins qu'un maître ?

Recherches

« L'homme des Alpes . . . »

Cet enseignement ne pouvait garder son attrait, son animation que s'il reposait sur des recherches systématiques conduites par le « patron » lui-même. Voilà le deuxième terme du binôme : les travaux écrits. Si nous pouvions comparer les effectifs d'étudiants relativement réduits du « Labo » aux dimensions colossales des volumes, il nous serait permis de penser que, chez Blanchard, le rôle de chercheur a dépassé celui du professeur. En exceptant les études faites à la suite d'une Mission en Moyen-Orient et qui ont permis au maître grenoblois d'écrire un volume encore hautement valable dans la collection *Géographie universelle*, les ouvrages européens de M. Blanchard traitent avant tout des Alpes. Ces travaux s'imposent d'abord par leur masse : sans compter de très nombreux articles et notes parus surtout dans la *Revue de géographie alpine*, nous notons deux études de géographie urbaine : *Grenoble* et *Annecy, les Alpes françaises* dans la collection Armand Colin, *Les Alpes et leur destin* chez Fayard et rien moins que 12 gros volumes consacrés aux *Alpes occidentales* ; le tout pouvant composer un ensemble de 10,000 pages. Et quels travaux ! Nous y découvrons la géographie régionale à son meilleur. Information patiemment rassemblée par des enquêtes sur le terrain et par un dépouillement intelligent de la littérature ; attention minutieuse portée à tous les aspects de la géographie générale mais subordination de chacun des éléments remués à la vue synthétique de l'ensemble qui acquiert ainsi, avec art, une profonde unité. L'auteur, a dit René Musset, excelle à mettre en contact des faits de géographie physique et des faits de géographie humaine. M. Blanchard bâtit ses descriptions dans un cadre régional et autour des sections attendues de géographie générale plutôt que de discuter des problèmes. Les photos sont admirables. La correction typographique est parfaite. Et que dire de la langue. Le texte est solidement structuré ; l'auteur définit d'abord, puis décrit pour enfin expliquer ; il ne présente les nuances qu'après le tableau général ; il précise aussi le degré d'évolution de sa région et il sert, à un lecteur jamais lassé, des comparaisons lumineuses. Il ne conclut point sans résumer et sans préparer des transitions soignées. Le style est clair et il y a des mots-clefs, comme magiques :

« Quand on vous lit, écrit Paul-Louis Merlin, on vous entend parler de cette voie unique, métallique, appuyant sur les dernières syllabes

et tout à coup stigmatisant d'un mot à l'emporte-pièce un être, un fait, un paysage, une ville, un village, une vallée. »

Nous sommes tenté de citer pour le lecteur canadien quelques-unes de ces admirables formules, encore que sans contextes, elles perdent beaucoup de leur sel :

- « Masses de chairs sans vertèbres » (au sujet de Diois) ;
- « Feu d'artifices des dentelles de Gigondas » ;
- « plateformes ébréchées de ravins » ;
- « bord d'auge guilloché de replats » ;
- « rez de chaussée des notes infrapaginales ».

Et celle-ci qui résume toute une modalité de la glaciation alpestre :

« Au rendez-vous de Grenoble, le glacier du Drac était en retard. »

Même si ces perles — et il y en a — arrivent tout naturellement dans la phrase, certains ont pu reprocher à l'auteur de les avoir multipliées. De toute façon, les mots sont tellement bien mis au service des idées que la lecture amène facilement une adhésion hâtive ; à lire Raoul Blanchard, on risque d'être victime de séduction ! Et toute cette prose envoûtante était au service d'une description scientifique de la région alpestre. L'on ne s'étonne point maintenant que l'on ait défini son auteur comme l'« homme des Alpes ».

Raoul Blanchard s'est mérité d'autant mieux ce titre exclusif qu'il s'est toujours fait un point d'honneur de se montrer farouchement grenoblois. Soit pour se faire plus intimement accepter des Alpains, lui l'homme de la Loire, soit pour donner plus de corps à son « École de Grenoble » dont il se flattait, il joue jusqu'en 1955 l'opposition contre la Sorbonne qui l'aurait d'ailleurs méconnu un jour. Il a violemment pourfendu les opinions imprudentes des « Parisiens » sur la morphologie alpestre déclarant entre autres que « la Providence ne lui avait pas donné d'aptitude pour découvrir des niveaux d'érosion complaisants ». Par ailleurs, il laissait implicitement entendre que c'était plus l'affaire de Grenoble que de Paris de discuter sur la géographie de l'industrie, l'hydrologie (M. Maurice Pardé), la géographie urbaine, le Moyen-Orient et, encore plus, la géographie des montagnes, la morphologie glaciaire et les « questions d'Amérique ». Grenoble bénéficia même d'un événement malheureux : l'occupation plus hâtive et plus intense de Paris par les Allemands ; pendant ce temps, la géographie grenobloise devient en quelque sorte un poste de repli et la *Revue* qui continuait de paraître avec une exactitude et une valeur remarquable rendait justement fier son directeur.

Raoul Blanchard aura laissé l'une des plus grandes œuvres dauphinoises — *l'Institut de géographie alpine* et la *Revue de géographie alpine*, deux faits universitaires qu'il a fondés et dirigés pendant quarante ans environ, puis la monumentale collection des *Alpes occidentales*. Il aura du même coup servi sa discipline car si, à l'arrivée de M. Blanchard, l'université de Grenoble était surtout connue pour ses travaux de géologie et d'hydraulique, à son départ, c'est également par la géographie que le prestige de cette université était internationalement véhiculé.

Une carrière de cette allure et de ce calibre avait de quoi abuser et l'on a pu écrire que :

« Raoul Blanchard s'est voulu et fut uniquement l'homme d'une œuvre . . . rien d'autre que la géographie des Alpes. »

À la haute fréquence où il a été l'homme des Alpes, nous comprenons bien que l'on ait pu prendre pour le tout ce qui n'était qu'une partie. Qu'Alpin, Blanchard est déjà grand et, à ce titre seul, il méritait la gloire. Mais en réalité, nous lui devons encore plus car il a doublé en quelque sorte sa carrière alpine en devenant le premier géographe « complet » du Québec. C'est ratatiner sa carrière que de la limiter exclusivement aux Alpes. Il me reste donc beaucoup à dire puisque je n'ai encore rien dit des vingt séjours de Blanchard en Amérique du Nord.

L'ŒUVRE NORD-AMÉRICAINNE DE RAOUL BLANCHARD

C'est deux foyers de rayonnement que Raoul Blanchard a entretenus en Amérique pendant quarante et un ans, deux foyers plus consécutifs que contemporains, deux foyers où l'influence du maître s'est fait différemment sentir : des États-Unis où il a surtout fait de l'enseignement, Monsieur Blanchard est passé dans la province de Québec pour accomplir une grande œuvre de géographie régionale.

États-Unis

Aux États-Unis, Blanchard est venu de 1917 à 1936. À vrai dire, je ne connais pas bien toutes les circonstances qui l'ont amené en Amérique, Monsieur Blanchard ne m'ayant jamais fait, en quatorze ans, de confidences sur ce point. Professeur invité, il assure au moins onze services semestriels d'enseignement, d'abord à Columbia, puis Chicago, North California et Middlebury College ; mais c'est Harvard qui est le centre le plus permanent de Blanchard aux États-Unis ; il y enseignera plus longtemps et plus souvent que partout ailleurs en Amérique du Nord et, c'est de là qu'il partira, avec les secours du Milton Fund, pour ses premières compagnes annuelles de recherches dans le Québec.

Il est permis d'établir des relations de causes à effet entre les séjours de Blanchard aux États-Unis et la parution de petits classiques : l'un pour les Européens, *L'Amérique du Nord* (1933), l'autre pour le marché « américain », *A Geography of Europe* (1935). Ces deux excellents « manuels » sont des ouvrages de vulgarisation commandés par les circonstances.

Province de Québec

Nous en dirons plus long sur les motifs, les modalités et les activités du maître dans le Québec, ce principal foyer de l'influence de Blanchard dans toute l'Amérique.

Dans l'Avant-Propos de *L'Est du Canada français* (1935), Blanchard confesse les raisons du choix qu'il a fait du Québec pour ses recherches américaines :

« Étant professeur à Harvard, j'ai tenu à honneur de contribuer au développement de la connaissance géographique de l'Amérique du Nord et je me suis décidé pour le Canada français vers lequel m'appelaient des préférences sentimentales et des facilités de travail. »

Blanchard parlera encore plus nettement, dans un premier adieu qu'il fait à Montréal, le 22 novembre 1949, après qu'il a achevé de parcourir à pied son tour du Saint-Laurent :

« Pourquoi je suis venu ici ? C'est assez curieux en effet. Personne ne m'y a appelé, personne ne m'y a envoyé. J'y suis venu tout seul, de ma propre autorité, poussé par la curiosité de géographe et parce que l'on m'avait dit que dans votre pays, on parlait français. »

Auparavant, Blanchard s'était accusé de s'être fortement attaché à cette région canadienne qui lui avait d'ailleurs offert une vive sympathie :

« Je me suis pris d'affection pour ces paysages, si différents qu'ils soient des Alpes, et qui s'imposent par l'émouvante répétition de quelques traits fort simples mais grandioses par cette simplicité même ! Enfin je me sentais soutenu et comme porté par une sorte d'universelle bonne volonté. »

Cette complaisance générale s'est traduite par une offre spontanée d'informations et même par une aide technique que Monsieur Blanchard a eu l'art d'obtenir auprès de nombreuses personnes et institutions. Cette assistance provoquée puis dirigée a fait partie de la méthode même de Monsieur Blanchard. Dans l'Introduction du *Centre du Canada français*, il déclare avoir fréquenté 250 interlocuteurs. Nous le croyons pour avoir rencontré plusieurs de ces engagés volontaires qui lui ont facilité les déplacements ou qui lui ont préparé des documents et des tableaux statistiques. Parmi les principales institutions, toutes également honorées d'être mises à contribution, mentionnons divers Services gouvernementaux du Québec : le Secrétariat de la province (octroi d'une légère subvention), le Ministère des terres et forêts, le Bureau des statistiques et le Service des mines ; en dehors de ces organismes d'État, il faut noter, à Montréal, la Bibliothèque municipale (table de travail de Monsieur Blanchard) et l'École des hautes-études commerciales. Mention particulière doit être faite des Relations culturelles de France, de l'Institut scientifique franco-canadien, de l'Université de Montréal et de l'Université Laval. Cette sympathie effective ne diminue en rien les mérites indiscutés du maître ; elle peut néanmoins contribuer à nous faire mieux comprendre, en même temps que la fidélité exceptionnelle de Monsieur Blanchard à l'endroit du Canada français et la popularité non moins étonnante de ce savant dans le Québec, la richesse d'information et la dimension de l'œuvre d'un chercheur qui s'est dit « géographe express ». Voilà pourquoi et comment Blanchard est venu et revenu géographe dans le Québec habité.

Comme à Grenoble, l'incidence blanchardienne dans la géographie québécoise s'est également exercée dans les recherches et dans l'enseignement, mais ici, beaucoup plus dans le premier que dans le second domaine.

Recherches

« le premier tableau géographique du Québec habité »

La recherche a été le but premier et parfois exclusif des quinze voyages de Blanchard au Canada. Durant les sept premières années (à partir de 1929), les séjours canadiens n'étaient que l'appendice des stages semestriels d'enseignement du maître aux É.-U. ; pour Blanchard, à cette époque, l'année se divisait en trois : l'enseignement et les travaux à Grenoble durant les deuxième et troisième trimestres ; des recherches, au cours de l'été, dans l'Est et le Centre du Québec méridional ; un semestre d'enseignement à l'université d'Harvard. À partir de 1937, l'itinéraire sera moins tendu et c'est directement au Canada que Blanchard vient pour continuer ses recherches. De 1929 à 1939, Blanchard aura fait les trois quarts de ses *Études canadiennes*. Reportée à l'histoire générale, sa géographie de *l'Est et du Centre du Canada français* (les deux premières séries) correspond à une période de crise et de dépression où la vie économique était anormalement au ralenti.

Pendant, un événement est venu modifier le mécanisme rigoureux de ces séjours annuels sur le terrain : la guerre. Pendant six ans (1939-1945), le pèlerinage annuel est forcément interrompu et la *Revue de géographie alpine* reste muette pendant 7 ans sur le Québec. Non seulement la guerre a stoppé les recherches sur place mais elle a indûment retardé la parution en volumes d'une partie du texte (le double au Canada de ce qui paraissait en primeur dans la *Revue de géographie alpine*) ; en effet, près de 800 pages, produites avant 1939, ne sont apparues dans la collection canadienne qu'en 1947, voire même en 1953. Heureusement que la plupart des régions concernées n'avaient pas été totalement bouleversées entre temps. Inversement, c'est une chance que l'agglomération montréalaise, transformée par les événements militaires, n'ait été étudiée qu'après les hostilités. Si l'on excepte l'une des quatre études, on peut dire que *l'Ouest du Canada français* est une production contemporaine de l'activité économique d'après-guerre. Il y a donc un certain décalage, plus que simplement chronologique, entre les deux premières et la troisième série des *Études canadiennes* de Blanchard.

Ces travaux canadiens étonnent également par leurs dimensions et rendraient déjà célèbre leur auteur, n'eût-il fait rien d'autre, et l'on sait que Blanchard a fait quatre à cinq fois plus. La pièce maîtresse consiste ici dans les 12 études régionales d'abord publiées dans la *Revue géographique alpine* et groupées par la suite en trois séries : *L'Est du Canada français* qui comprend cinq études, *Le Centre* trois et *L'Ouest* quatre. L'ensemble de l'œuvre dénommée *Canada français, Province de Québec*, apparaît maintenant surtitré depuis que le Nouveau Québec et les diverses minorités de langue française au Canada sont devenus des faits sociologiquement reconnus ; l'expression Québec méridional s'avère, après recul, plus exacte. Mais cette collection, qui est restée unique au

Canada, ne compose qu'environ les deux-tiers de l'œuvre canadienne. Il faut lui ajouter la *Géographie de l'industrie*, publiée à Montréal, trois livres qui serviront de manuels au Canada, une description agréable de la *Mauricie* et treize articles de revues. Donc, en tout, environ 35 travaux.

Méthodologiquement, toutes ces études reposent sur un dépouillement systématique d'une littérature relativement abondante en géologie et en histoire locale, et sur la tenue de nombreuses enquêtes, quatre-vingts pour la seule *Plaine de Montréal*. L'angle des interviews est largement ouvert.

« J'ai fréquenté des agronomes ; des forestiers et des géologues ; des prélats, des chanoines, des curés et des vicaires ; des médecins et des notaires ; des industriels, des commerçants, des cultivateurs, des chefs de gare, des rentiers ; des pêcheurs. »

C'est précisément la manière de ces recherches dont le résultat était organisé en fonction d'une conception bien définie de la géographie, qui a permis à Monsieur Blanchard de produire ce qui n'avait jamais été ni pensé ni écrit sur le Québec. Ses études n'étaient pas seulement pionnières, elles étaient neuves car sauf les traits géologiques, « tout restait à dire » et cela fut dit dans des expressions claires, fortes et imagées.

En terminant ce regard sur les recherches canadiennes, nous jugeons bon de souligner que Monsieur Blanchard n'a consacré que de très rares travaux au Québec pris dans son ensemble, à vrai dire, un seul paru en 1952, à Québec, dans les *Cahiers de géographie*. Cette exception ne nous fait que plus vivement souhaiter la parution prochaine de sa synthèse québécoise, parallèle à l'*Essai d'une synthèse des Alpes*, paru après les descriptions régionales analytiques.

Enseignement

« Monsieur Blanchard fut le principal artisan de la création d'un enseignement de la géographie dans nos universités. »

(PIERRE DAGENAI, 1959)

Dans le Québec, la carrière du professeur Blanchard ne s'est pas du tout déroulée de la même façon que celle du chercheur. Autant celle-ci, dépendant avant tout de lui, a été en quelque sorte menée comme une battue systématique dans chacune des douze régions, autant la carrière d'enseignement a dû, pour se réaliser, ruser avec des éléments souvent apathiques. La recherche personnelle, telle que Blanchard la menait, pouvait se poursuivre sans permission ; l'enseignement avait besoin d'une autorisation. Blanchard qui « n'avait pas été invité » à faire des recherches devait, par contre, attendre de l'être pour enseigner. Il y avait là un problème psychologique.

Dans le Québec, la carrière de Blanchard comme professeur a été une conquête qui s'est jouée sur trois plans plus ou moins consécutifs : conférences, cours publics, enseignement dans des Instituts de géographie.

Blanchard s'est tôt donné un premier rôle de conférencier, conférencier-publiciste de la géographie, au moyen duquel il livre, de préférence, les résultats de ses découvertes régionales : fjord du Saguenay, ville de Québec, Abitibi.

Il traite parfois d'un sujet alpin, parfois de sa méthode en parlant de ses « expériences au Canada français ». Les principales institutions qui ont organisé ces conférences sont l'Institut scientifique franco-canadien, l'École des hautes-études commerciales (Montréal), la Société de géographie de Montréal, l'Université Laval, l'Alliance française (Montréal), l'Institut canadien (Québec), l'ACFAS, la Société de géographie de Québec, l'Université de Montréal, la Société d'études et de conférences (Montréal) et certains groupements d'autres villes, telles Ottawa, Chicoutimi et Trois-Rivières. Ces séances charmaient les auditeurs comme l'avaient fait auparavant les conférences de Jean Brunhes mais, cette fois, il y avait plus car Blanchard pouvait parler du Québec à des Québécois ; la séduction était forte. Par malheur, ces conférences étaient trop isolées pour laisser une profonde influence ; elles ont néanmoins servi à diffuser l'idée de la géographie dans le grand public.

Le deuxième clavier, utilisé parallèlement au premier mais exclusivement à Montréal, a consisté dans des cours sériés et semi-publics. Il ne s'agit plus de conférences uniques mais d'une suite hiérarchisée de leçons données sur un seul sujet à des auditoires d'étudiants à la demande de MM. Édouard Montpetit, Henry Laureys, Benoît Brouillette et, plus tard, de Monsieur Pierre Dagenais. De tels cours consacrés à la géographie de l'industrie et surtout au Canada français ont été donnés presque annuellement à l'École des hautes-études commerciales et à l'université de Montréal. Bien que de portée encore limitée, cette diffusion de connaissances, s'ajoutant à l'influence des autres activités du maître, a d'abord été précurseur puis, après 1947, enrichissement de la géographie universitaire montréalaise.

Le troisième palier concerne l'enseignement régulier de Blanchard dans les universités de Montréal et de Québec. Dès ses premiers voyages au Canada, Blanchard essaie de remuer les universités :

« Je voudrais tenter », écrit-il au recteur de l'université Laval, le 30 septembre 1930, « à l'exemple de mon pauvre ami Jean Brunhes, d'intéresser l'Université Laval à l'étude géographique si captivante du Canada français. »

Il reprendra la même idée trois années plus tard mais cette fois à Montréal :

« Rien ne me ferait plus plaisir que d'apprendre la formation d'une école canadienne-française de géographie. »

En fait, l'absence de ferment géographique au sein des universités, la crise économique à l'effet d'éteignoir puis, la guerre qui empêche la venue de professeurs européens retarderont jusqu'en 1946-1947 la naissance souhaitable de départements universitaires de géographie.

Le rôle joué par Blanchard dans l'organisation et dans le développement de ces deux instituts de géographie a surtout été indirect et il a été différent à Montréal et à Québec. Son intervention s'est exercée par sa présence, cette présence annuelle comme insistante et suggestive ; par ses publications : d'abord, 9 de ses *Études canadiennes* parues avant la fondation des Instituts, puis sa

Géographie générale, manuel en deux volumes mis sur le marché québécois en 1938-1939, par ses conférences offertes dans tous les milieux de la province et par ses cours publics à Montréal. Tout cela, avec d'autres facteurs étrangers à Monsieur Blanchard, servait honorablement la cause de la géographie. Par ses recherches, par ses conférences et par ses conseils, Blanchard suggérait l'organisation de la géographie universitaire. Le maître eût même été appelé à jouer un rôle direct si les circonstances eussent permis qu'il acceptât, en 1947, le poste de premier directeur de l'Institut de géographie de Montréal. Plus tard, Monsieur Blanchard est devenu professeur tour à tour des deux Instituts de Montréal et de Québec, appelé par deux de ses anciens élèves qui, après avoir été recrutés par lui au Canada, avaient été ensuite formés à Grenoble.

C'est ainsi qu'en 1948, dix-neuf ans après son premier voyage dans le Québec, Blanchard aura la joie de venir au Canada non seulement pour terminer ses recherches régionales mais pour accepter un poste d'enseignement au sein d'un Institut de géographie. Malheureusement, l'expérience ne se produira en tout que quatre fois, dont deux à Montréal (1948 et 1949) et deux à Québec (1952 et 1958).

Malgré le nombre restreint de ces stages d'enseignement, Blanchard a fortement marqué la géographie universitaire québécoise. Par son œuvre écrite surtout et par ses périodes professorales, il a profondément atteint institutions, professeurs et élèves. Il a formé des jeunes géographes et leur a suggéré des thèmes de recherches. Les sujets de thèse dans les deux Instituts de géographie en font foi, qui, pour cinquante pour cent, se rattachent à la géographie régionale et à la morphologie.

À la demande de Canadiens, Blanchard est aussi intervenu dans le choix des professeurs invités ; sur les 24 séjours prolongés de géographes français dans les deux Instituts de géographie, Blanchard et ceux qu'il a suggérés comptent pour la moitié. Encore sur ce plan, il apparaît donc comme le géographe français qui le plus profondément influencé le Québec. Blanchard a rapproché la France du Canada.

Si l'on confronte les deux rôles de chercheur et de professeur chez Blanchard, l'on voit que les deux se sont intimement emboîtés : c'est d'abord l'enseignement aux É.-U. qui a amené en 1929 le chercheur dans le Québec, mais c'est la recherche sur le Canada français qui, en 1948, a installé le professeur dans un Institut de géographie. Durant ces premiers séjours au Canada, Blanchard poursuivait surtout des recherches ; dans les derniers, il faisait en outre de l'enseignement. La fin de la carrière canadienne se rapprochait donc de la carrière dauphinoise.

ÉLÉMENTS DE COMPARAISON ENTRE LES ŒUVRES FRANÇAISE ET QUÉBÉCOISE

En Amérique du Nord, la carrière professorale de Blanchard n'a été qu'un échantillon de l'enseignement et de la formation offerts à la maison-mère qui est demeurée à Grenoble.

Même si Blanchard a donné des conférences-cours publics à chacun de ses voyages, leur fréquence est restée faible, étant donné que les 15 voyages se sont échelonnés sur une période de 31 ans. Par ailleurs, l'enseignement dans les Instituts de géographie de Montréal et de Québec est postérieur à l'enseignement grenoblois ; de plus, ces stages professoraux ont été brefs, guère plus de deux mois chaque fois, et moins rigoureux qu'en France. Globalement, Blanchard n'est jamais demeuré assez longtemps d'affilée en Amérique pour offrir à ses élèves ce qu'il pouvait donner à ses disciples alpins ; il n'y a pratiquement pas dirigé et jugé de travaux de thèses. Les cours-conférences portaient le haut témoignage de l'« École de Grenoble » et étaient pour les auditeurs une pressante invitation à aller poursuivre des études dans les Alpes. L'on comprend alors facilement que ce n'est ni à Québec, ni même à Montréal mais à Grenoble que les étudiants canadiens-français qui avaient à être marqués par Blanchard l'ont été. Gardons-nous de comparer trop rigoureusement les cours offerts dans le Québec avec l'œuvre professorale entière assurée par le Maître à Grenoble. Au Canada, rien de comparable avec l'*Institut* et la *Revue de géographie alpine*.

Par contre, les travaux écrits français et canadiens seront reliés par des liens plus étroits que les formes d'enseignement. Avec son aînée alpine, l'œuvre canadienne a sans conteste un air de famille. Les recherches, d'une part dans les Alpes et, d'autre part, dans le Québec vont faire naître des études jumelles dont seul le poids sera différent.

Rappelons d'abord que l'auteur publie depuis près de trente ans et qu'il en est à son 182^e texte quand il présente dans sa *Revue de géographie alpine* la première de ses douze *Études canadiennes* : *La presque-île de Gaspé*. L'on pouvait craindre alors que cette série ne puisse être menée à terme et que la *Gaspésie* reste benjamine sinon orpheline. Malgré cette « découverte » tardive du Québec, la carrière longue et rentable de Monsieur Blanchard lui permettra heureusement de terminer quand même ses travaux ; vingt-neuf ans vont séparer la première et la dernière publication. C'est donc à un âge relativement avancé que Blanchard aura publié allègrement ses 6 volumes sur le Québec. Ce trait, nous le retrouvons également dans la parution des *Alpes occidentales*. Cette vitalité dans la longévité ne doit pas manquer de provoquer l'admiration.

L'analogie entre les œuvres canadienne et alpine se retrouve sous d'autres aspects. Les deux collections sont à la fois contemporaines et alternantes : à partir de 1910 environ, Blanchard publie entre autres sur les Alpes ; de 1930 à 1939, l'accent est mis sur l'Amérique du Nord ; de 1938 à la fin de la guerre, le maître, qui ne peut venir au Canada pendant les hostilités, lance plus de la moitié de sa grande série sur les *Alpes occidentales* ; de 1945 à 1949, il revient terminer ses *Études canadiennes* ; de 1949 à 1955, il prolonge, après sa retraite, son séjour à Grenoble pour terminer à leur tour ses Alpes ; en 1958, il accepte un poste à l'université Laval pour entreprendre la synthèse géographique du Canada français. Quoique partiellement imposé par la guerre, ce cheminement rythmique est éloquent sur la détermination de l'auteur à terminer les travaux entrepris, sur la discipline et l'équilibre intellectuel d'un chercheur qui se mettait à l'épreuve de la pluralité de fronts de recherches. Cette réussite dans la poly-

valance ne doit pas manquer d'être également remarquée. Comme dit justement François Tallefer au sujet de la multiplicité des champs d'intérêt de Blanchard :

« L'on ne voit pas que l'une de ces orientations, si diverses, ait fait tort aux autres. »

Ainsi, ces *Études canadiennes* qui, chez d'autres, n'auraient pu être qu'un médiocre hors-d'œuvre des recherches européennes, composent une série de travaux également solides et « complets ». L'œuvre canadienne écrite n'a pas souffert d'avoir été parallèle à l'œuvre alpestre. Loïn de là, elle a été faite à son image. Une profonde unité traverse la totalité de la carrière de Blanchard. Dans tous les aspects de ses recherches — cueillette des renseignements, champs d'intérêt, agencement des matériaux, rédaction, langue et présentation — l'auteur semble avoir une même conception et une même façon de procéder. Il s'agit, de part et d'autre, comme il nous le dit, de la même « méthode de géographie régionale ». La section canadienne n'est donc pas du tout un secteur disparate ; elle fait intimement corps avec l'ensemble. Des liens de complémentarité rapprochent même les deux œuvres jumelles et certains chapitres de géographie générale — morphologie glaciaire, hydroélectricité, population rurale, industrie et géographie urbaine — se sont mutuellement grandis par le rapprochement d'exemples canadiens et alpins. De leur côté, les recherches canadiennes ont multiplié les matières enseignées à Grenoble. Un peu comme dans Coriolan, des relations fonctionnelles se sont établies entre les divers membres de l'œuvre écrite de Blanchard.

HOMMAGES REÇUS

Un tel chercheur qui a réussi à poursuivre en même temps des études monumentales et de haute valeur dans les Flandres, au Moyen-Orient, au Canada français et surtout dans les Alpes, un tel professeur qui a fondé et entretenu pendant un demi-siècle une école internationale de géographie gravitant autour de l'*Institut* et de la *Revue de géographie alpine* et se prolongeant par quinze services semestriels d'enseignement en Amérique du Nord, un tel savant, qui représente l'une des conceptions les mieux définies de la géographie, est de toute évidence un maître à qui est dû un généreux palmarès d'admiration et de reconnaissance.

La gratitude est venue de tous côtés et a revêtu toutes les formes. D'abord, la France a offert à Monsieur Raoul Blanchard le décannat puis le décannat honoraire de la Faculté des lettres de Grenoble, l'Ordre des Palmes académiques, la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur, le bouton d'Officier du Mérite agricole, le prix Osiris de l'Institut de France et l'élection à l'Académie des sciences morales et politiques. Nous ne voudrions pas oublier l'éloquent témoignage d'un ancien élève, Daniel-Rops :

« Plus encore que ces honneurs et ces gloires importe-t-il de penser que toute une école de géographes lui doit d'être ce qu'elle est, et que,

même en dehors de cette école, d'autres lui gardent cette gratitude que nous portons à ceux-là seuls qui nous ont appris à être ce que nous sommes. »

Pour sa part, la Belgique qui partage les Flandres a décerné à Monsieur Blanchard la Couronne de Belgique, un doctorat honorifique (Gand), le titre de membre d'honneur de la Société belge d'études géographiques et le nom d'une rue.

Ailleurs en Europe, Blanchard a été fait membre honoraire de diverses sociétés de géographie : *Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, Société de géographie de Stockholm, Société de géographie de Zurich, *Società Storica Subalpina*, *Società Geografica Italiana*, Société de géographie de Belgrade.

L'Amérique du Nord a tenu à participer elle aussi à la gerbe du souvenir. Harvard a nommé honoraire son ancien *full professor* ; Blanchard a également été honoré par l'*American Academy of Arts and Sciences* avant de recevoir la médaille d'or Charles-P.-Daly de l'*American Geographical Society*.

Le Canada aussi. L'Association canadienne des géographes a reconnu Blanchard comme son président d'honneur de langue française. Jacques Rousseau a judicieusement donné le nom du géographe du Québec à un sommet des monts Otish, ce massif résiduel qui trône au centre de la péninsule Québec-Labrador-Ungava. Un lac du Québec méridional s'appellera également Blanchard. À Montréal, le maître a reçu un doctorat d'honneur, le titre de professeur honoraire de l'université et celui de président d'honneur de la Société de géographie. Pour sa part, l'Université Laval de Québec lui a également décerné un doctorat et a appelé Raoul-Blanchard l'une de ses salles de cours de géographie ; elle espère maintenant que les présents *Mélanges* ne sauront démeriter ni de l'œuvre monumentale du maître, ni du concert euraméricain d'éloges qu'il a si magistralement mérités.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

1. Raoul Blanchard

Liste des travaux de Raoul Blanchard. Préparée par l'auteur. *Mélanges canadiens Raoul Blanchard*. Québec, 1959. (Voir pp. 35-45.)

Il faut voir de très nombreux comptes rendus des ouvrages de Monsieur Blanchard et les *Introductions* qu'il faisait à ses travaux.

Remise de l'épée d'académicien à Monsieur Raoul Blanchard, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Grenoble, Grenoble, 1959, 45 pp., 10 photos en hors-texte. Textes de R. Tréhin, Paul-Louis Merlin, Daniel Faucher, Jean Berthoin et Raoul Blanchard. Compte rendu de la cérémonie du 13 décembre 1958.

Presentation of the Charles-P.-Daly Medal to Raoul Blanchard, dans *Geographical Review* (janvier 1958), pp. 106-107.

DANIEL-ROPS, *Préface* du volume *Les Alpes et leur destin* par Raoul Blanchard, Paris, 1958, pp. 7-12.

DAGENAIS, Pierre, *Monsieur Raoul Blanchard*, à paraître dans *Revue canadienne de géographie*, vol. XIII, n^{os} 1-2 (1959).

HAMELIN, Louis-Edmond, *Avant-propos* des *Mélanges canadiens Raoul Blanchard*. Québec, 1959.

PARDÉ, Maurice, *L'activité géographique en France. Le Maître Raoul Blanchard et le tome sixième de ses « Alpes occidentales »*, dans *Cahiers de géographie de Québec*, n° 3 (1957), pp. 153-167.

TAILLEFER, François, *La géomorphologie dans l'œuvre de Raoul Blanchard*, dans *Mélanges canadiens Raoul Blanchard*. Québec, 1959.

2. *La géographie française*

La géographie française au milieu du XX^e siècle, dans *L'Information géographique*, Paris, 1957, 333 pp., bibl.

HARRISON CHURCH, R. J., *The French School of Geography*. Chap. III, pp. 70-91 de *Geography in the Twentieth Century*, N. Y., 1951.

3. *La géographie québécoise*

HAMELIN, Louis-Edmond, *Bibliographie annotée concernant la pénétration de la géographie dans la province de Québec*, Québec, 53 pp. dactylographiées (à paraître).

